

Entretien avec Benoît Mariage

Les Convoyeurs attendent

Jean-Philippe Gravel

Volume 18, Number 3, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gravel, J.-P. (2000). Entretien avec Benoît Mariage / *Les Convoyeurs attendent*. *Ciné-Bulles*, 18(3), 4–9.

«La belgitude est un concept
qui ne peut être perçu
que de l'extérieur.» Benoît Mariage

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

En cette époque d'impérialisme culturel, on oublie que le cinéma avait l'habitude de nous faire voir le vaste monde, et qu'il le peut encore. Mais lorsqu'un film «national» se fait remarquer, il est exposé au double risque d'être cantonné, chez ses hôtes, sous un exotisme de bon aloi... Ou d'être considéré, dans le territoire qui l'a produit, comme le garant d'une représentativité nationale sacrée, comme le serait un athlète olympique. Autant d'identifications réductrices qui défont le tout organique que compose l'ancrage particulier du film avec sa tonalité universelle.

Aussi, **les Convoyeurs attendent** s'inscrit autant dans sa Wallonie «natale» (par le relief désaffecté de son décor mi-industriel, mi-agricole, etc.), qu'il approche la question plus vaste du mal qu'il y a à se sentir condamné à vivre en périphérie du monde. D'autres films belges nous ont rejoints — voir l'excellent film **la Promesse** des frères Dardenne — par leurs personnages un peu dans la dèche qui, avec leur moralité floue, seraient prêts à beaucoup d'inconséquence pour un avenir meilleur.

À première vue, le récit des **Convoyeurs attendent**¹ semble accaparé par le personnage de Roger Closset (Benoît Poelvoorde), père d'une modeste famille qui poussera son fils Michel (Philippe Grand'Henry) à accomplir un record absurde afin de se procurer une voiture neuve. Mais le film n'aurait sans doute pas sa portée s'il ne s'ajoutait à cette trame tragicomique le portrait d'une région et de ses habitants, sur lesquels Benoît Mariage pose un regard également compatissant et doué d'une belle sensibilité poétique. Le film se trouve alors chargé d'images évocatrices qui traduisent la condition existentielle des personnages, allant de cette porte qui, plantée dans le jardin pour l'entraînement de Michel, n'ouvre sur rien, à la description d'une course colombophile (que remportera l'asocial Félix, un voisin timide traumatisé par son enfance), qui semble offrir le versant réussi d'une épreuve qui, pour les Closset, échouera lamentablement.

En effet, tandis que Félix élève ses pigeons dans les règles de l'art, l'entraînement de son fils échappera à l'emprise de Roger Closset lorsque Michel connaîtra l'amour entre les bras d'une amie majorette. Ne proscriit-on pas aux athlètes toute activité sexuelle lorsqu'ils sont à la veille de subir une épreuve importante? Condamné à ouvrir et à fermer cette porte qui ne donne sur rien, Michel devient l'objet d'une expérience digne de **Mon oncle d'Amérique**, qui lui fera peut-être claquer un jour les portes du foyer familial. D'ailleurs, s'il y avait une morale à trouver dans **les Convoyeurs attendent**, elle est sans doute dans ces détails qui échappent à la surveillance de Roger, et dans la pratique d'un artisanat — la colombophilie de Félix, indifférent au succès — qui finit par être récompensée.

Par cette fable à plusieurs niveaux, Benoît Mariage parvient à prélever du réel des images poétiquement chargées, sans autre souci d'édulcoration que l'emploi d'un noir et blanc qui aplanit quelque peu les anachronismes du lieu qu'il décrit. Et c'est avec plaisir et générosité qu'il s'est entretenu avec nous de ses choix esthétiques, de ses influences et de son amour pour cette Wallonie, à laquelle il rend, avec **les Convoyeurs attendent**, un très bel hommage.

Les Convoyeurs attendent

35 mm / n. et b. / 94 min /
1999 / fict. / France-Belgique

Réal.: Benoît Mariage
Scén.: Benoît Mariage,
Emmanuelle Bada
et Jean-Luc Seigle
Image: Philippe Guilbert
Mus.: Stéphane Huguenin
et Yves Sanna
Mont.: Philippe Bougueil
Prod.: Dominique Jeanne,
Jean-Louis Porchet
et Ariette Zylberberg
Dist.: Remstar
Int.: Benoît Poelvoorde,
Morgane Simon, Bouli
Lanners, Philippe
Grand'Henry, Dominique
Baeyens, Jean-François
Devigne

Ciné-Bulles: *Que pensez-vous du fait que **les Convoyeurs attendent** ait été taxé, surtout par la presse française, de «film 100% belge»? Cherchiez-vous à traquer, dans votre film, un quelconque sentiment de «belgitude»?*

Benoît Mariage: C'est un peu le problème de l'aquarium: moi, je suis dedans et eux, sont dehors. La «belgitude» est un concept qui ne peut être perçu que de l'extérieur. Quand on vit dans les choses, on ne se dit pas: «je vais faire un film sur la belgitude». La seule obsession que j'essayais d'avoir, c'était d'être juste par rapport au lieu que je décrivais. [Charleroi] est à 30 kilomètres de chez moi, je le connais en grande partie parce que j'ai été photographe de presse pour un journal régional et que j'ai sillonné énormément la Wallonie.

Ciné-Bulles: *Au-delà de tout cela, lorsqu'on tourne des films en périphérie de la capitale, on rencontre souvent un monde qui n'est pas tellement éloigné du vôtre: un monde très typé, des gens qui ont leurs propres désirs de grandeur, et qui ne savent pas trop comment sortir de leur univers.*

Benoît Mariage: Oui, tout à fait: il y a, d'une part, un ancrage qui fait que le film est à la fois typique — parce qu'il s'agit de l'observation singulière d'une réalité singulière — et, à la fois, il y a le fait que l'âme humaine est universelle et à travers cet ancrage les gens réagissent de la même manière aux mêmes problèmes: le manque de communication, l'égarement...

Ciné-Bulles: *Cela rejoint aussi ce que vous avez dit sur la nature réaliste de votre film. À la limite il ne s'agit même pas d'une comédie mais d'un drame...*

Benoît Mariage: Évidemment j'ai fait le film sans me préoccuper de ces étiquettes, mais je pensais que c'était un peu dans la tradition de la comédie à l'italienne: l'ironie côtoie le drame et la tendresse. La fin est ouverte aussi, je crois que ça finit bien, mais les lectures peuvent être très larges. Il y a à la fois aussi toute une ironie sur ce passage au troisième millénaire, à cette modernité, avec ce père qui avance un peu aveuglément dans le futur, mais qui est à la fois admirable pour l'énergie qu'il a de se redresser, dans ses rapports à sa famille... Ce père, je l'aime énormément parce qu'il me ressemble beaucoup; il ressemble aussi à des gens que j'aime et que je connais, dans sa manière d'enfourer sa tendresse au fond de cette carapace parfois veule, parfois lâche... Et l'intérêt consistait beaucoup à ressortir cette humanité du personnage. Je crois qu'il n'y aurait pas eu de film s'il n'y avait pas eu cette lueur d'humanité en lui comme chez les autres.





La symbolique du pigeon

Ciné-Bulles: *Il y en a un autre: le pigeonnier...*

Benoît Mariage: Colombophile! Le «pigeonnier» sert à nommer l'habitable dans lequel on héberge les pigeons.

Ciné-Bulles: *Ah, oui...*

Benoît Mariage: Et ce sport qu'il pratique s'appelle la colombophilie, par lequel on envoie les pigeons voyageurs de Barcelone. C'est un sport très pratiqué en Belgique mais très méconnu en France, et qui n'existe pas au Canada je crois...

Ciné-Bulles: *On a quand même l'occasion, dans votre film, de voir comment cela procède. C'est un hobby qui peut devenir extrêmement sérieux d'ailleurs...*

Benoît Mariage: C'est-à-dire qu'un éleveur qui gagne une grande course comme Barcelone, évoquée dans le film, peut vendre son pigeon aux Japonais pour six millions de francs belges [environ 250 000 \$]... Mais ça, c'est une exception: la colombophilie en Belgique, ça peut d'abord être l'ouvrier belge qui élève ses dix pigeons et qui joue aux courses, ce qui lui permet de voyager par procuration — les pigeons s'envolent vers des cieux plus cléments, dans le sud de la France et tout — alors qu'il n'a jamais quitté sa terre natale. Donc, ça m'intéressait aussi à ce niveau, la symbolique du pigeon. Il y avait cette image de la fidélité absolue, avec le pigeon qui finit toujours par retourner chez lui. Et par contraste des liens humains un peu distendus.

Ciné-Bulles: *On continue beaucoup à s'interroger sur le sens du titre de votre film par ici...*

Benoît Mariage: On l'a choisi dans la mesure où, en Belgique, il fait partie de l'inconscient collectif. Les convoyeurs sont ceux qui transportent les pigeons sur les lieux de lâchée, et si là-bas les temps sont mauvais, ils ne lâchent pas les pigeons parce qu'on risque d'en perdre énormément sur la route. Donc ils attendent et pour annoncer aux propriétaires qu'ils vont lâcher plus tard, des messages colombophiles sont lancés sur les radios nationales belges, en disant par exemple:

«Barcelone: pluie, vents forts du nord-ouest; les convoyeurs attendent.» C'est une expression que tout le monde a entendue en Belgique, et j'avais envie de la reprendre parce que, d'une part, le film parle de la colombophilie; d'autre part, parce que je trouvais qu'il faisait référence à l'attente psychologique des personnages principaux du film. Luise attend l'affection de son père, le père attend une forme de reconnaissance, le fils également, donc il y avait une correspondance diffuse bien que pas trop évidente, mais qui me plaisait énormément.

Ciné-Bulles: *Les personnages du film rêvent de l'Amérique mais ne sortent pas de leur univers réduit. Le père rêve de gloire en voulant gagner une voiture, mais il reste que la voiture en question n'est rien d'autre qu'une Lada!*

Benoît Mariage: Ça va peut-être chercher un peu loin, mais je trouve qu'il y a comme une absence de spiritualité dans le monde décrit dans le film. Pas au sens religieux, mais dans le fait que les gens n'ont aucune réflexion sur leur cheminement et leurs actes. Et la machine, à l'image de la porte — les usines, la famille... —, avance ainsi sans questionnement intérieur.

Ciné-Bulles: *On a aussi la vive impression que plusieurs époques se chevauchent dans le film: entre la modernité et quelque chose qui semble fixé depuis longtemps...*

Benoît Mariage: C'est une question qui revient toujours dans les visionnements publics: les gens ont du mal à se situer. C'est vrai que, sur le plan des décors, il n'y a aucune cohérence. J'avais cette intuition en préparant le film, mais ce n'était pas mon souci parce que c'était un peu une fable aussi, et j'avais envie de gommer tout ce qui pouvait nous rattacher à une époque précise.

C'est pour ça aussi qu'on a choisi une Lada pour le concours. Ce modèle de petite voiture carrée a quelque chose d'assez intemporel, contrairement aux voitures d'aujourd'hui, qui ne sont pas très belles et qui «datent» terriblement fort les images. Il y a une sorte de trivialité là-dedans, à dater les photos: même les photos en noir et blanc où l'on trouve des voitures actuelles perdent quelque chose. Et comme ce film englobe des souvenirs d'enfance, des souvenirs de classe et des choses plus récentes comme mon métier de photographe, j'ai voulu mettre tout sur un même niveau, au niveau d'une fable.

Aussi je crois qu'il y a toujours une correspondance entre la modernité qu'on s'imagine et cette réalité un peu désuète... Je dois avoir une nostalgie de tout ce qui est désuet, le monde des photos de Lartigue, de Doisneau ou Cartier-Bresson, qui dégagent une vraie poésie... et où l'on ne trouve jamais de voitures!

Ciné-Bulles: *Non seulement il y a des véhicules frustes, mais aussi des figures, comme ces vieux paysans dont le champ de maïs a été ravagé.*

Benoît Mariage: Vous savez que cette anecdote m'est arrivée personnellement il y a cinq, six ans; ce couple-là était dans ma rue quand j'étais petit et j'aimais la tête qu'ils avaient. Mais encore la campagne belge peut être comme ça aujourd'hui. Des agriculteurs de ce type, il en existe encore en Wallonie, même s'ils renvoient plutôt à des images passées.

Le noir et blanc est toujours passéiste par son emploi, d'ailleurs. On me demande souvent pourquoi j'ai choisi le noir et blanc, mais il reste que, quand on voit une exposition de photos en noir et blanc, on ne se pose jamais la question parce qu'il s'agit d'un standard artistique en photographie, mais qui n'en est plus un au cinéma. Pourtant le noir et blanc est une écriture propre, c'est une abstraction qui crée d'emblée la poésie... il contribue à gommer l'anecdote dans une image.

Ciné-Bulles: *Ça déplace les contrastes: il y en a dans le noir et blanc qui n'auraient pu être là en couleur, et vice-versa. Vous me parliez des décors: j'ai l'impression que vous avez tout de même, dans leur choix, pris ce qui était autour de vous, sans les recréer spécialement pour le noir et blanc.*

Benoît Mariage: Tout à fait. On parle d'une image un peu passéiste, mais je n'ai rien modifié dans les décors! D'ailleurs si l'on regarde la cuisine, on remarque qu'il y a un micro-ondes, et d'autres choses très modernes... Et évidemment je n'aurais pas pu inventer les paysages industriels.

Ciné-Bulles: *Vous réclamez-vous d'une certaine filiation par rapport au cinéma belge?*

Benoît Mariage: Il y a un rapport qu'on fait souvent entre le film belge et le surréalisme, parce que le mouvement a connu beaucoup de répercussions en Belgique.

Ciné-Bulles: *Mais vous n'êtes pas d'accord avec ce rapprochement.*

Benoît Mariage: Le surréalisme demeure une émanation de l'esprit du rêve, de l'inconscient, qui ne passe pas par la barrière de la raison. Alors qu'ici on est justement dans la projection de quelque chose qui est hyperréaliste et presque documentaire.

Ciné-Bulles: *Votre film comporte tout de même quelques images qui se rapprochent davantage de la poésie: l'image de la porte...*

Benoît Mariage: Oui, mais je n'ai pas mis une porte en me disant que j'allais faire du Magritte, mais parce que les gens auraient construit cette porte de la même façon dans le jardin... Tout en ayant la conscience que cette image allait avoir un certain impact. Il se dégage peut-être là quelque chose au niveau de l'inconscient, mais mon souci était surtout d'être hyperréaliste pour être crédible et emmener les spectateurs dans une histoire relativement loufoque, mais je n'avais pas envie d'un cinéma décalé.

Ciné-Bulles: *Ça a bien marché avec les non-professionnels?*

Benoît Mariage: J'ai toujours un plaisir de travailler avec des non-professionnels. C'est un peu ce que disait Bresson: il émane des non-professionnels, déjà, une richesse... parce qu'il n'y a pas de calcul dans leur jeu. Il y a énormément de choses qui se dégagent du physique et du regard qui n'est absolument pas contrôlé, et qui est aussi très neuf à l'écran. C'est un plaisir pour moi de voir un non-professionnel qui, par un geste, une parole ou un regard nous surprend totalement, alors qu'il n'y a aucun calcul, aucune spéculation venant de lui. C'est peut-être aussi parce que je viens du documentaire: en faisant beaucoup de documentaires, on se rend compte que, quand on fait des mises en situation, on rejoint souvent une idée fictionnelle et les gens, à partir du moment où on leur fait faire des choses qui sont dans leur registre, ils le refont sans aucun problème! Il y a aussi des professionnels, mais qui jouent de façon si peu théâtrale que ça a assez bien marché.

Ciné-Bulles: *Ils se fondent assez bien à l'ensemble...*

Benoît Mariage: Voilà! C'est pas des acteurs avec une sorte de théâtralité dans le jeu parce que, alors là, ça peut être catastrophique, du moment où c'est eux qui peuvent paraître très mauvais!

Ciné-Bulles: *Justement, pourriez-vous me parler un peu de cette émission à laquelle vous avez travaillé...*

Benoît Mariage: *Strip-Tease?* Vous la connaissez?

Ciné-Bulles: *Non, justement.*

Benoît Mariage: Elle a été créée en Belgique il y a 14 ans, et c'est devenu une émission de reportage-culte, qui a tellement plu que les Français ont demandé aux producteurs belges de recréer sur France 3 le même concept.

En gros c'était, pour une heure, quatre sujets d'environ 13 minutes: des tranches de vie, des tranches de société où le principe était d'avoir du son et de l'image mais pas de commentaire *off*.



Un dérisoire désir de modernité

Cela pouvait être des portraits, des événements, comme un concours du plus beau bébé ou des manœuvres de l'armée... Mais toujours avec un regard assez singulier, sans intervention. Donc, on a comme l'impression qu'on projette de façon assez brute une tranche de vie de 13 minutes, mais le montage et le regard font que les choses ne sont pas innocentes.

Les producteurs de l'émission, en fait, étaient des journalistes à la télévision belge qui faisaient des grands reportages à l'étranger... Des reportages de 25 minutes où l'on mettait un commentaire *off* et on se permettait de faire des discours sur des choses qu'on ne connaissait pas. Alors ils ont pris le pli tout à fait inverse et se sont dit: «Et si on parlait de choses que l'on connaît sans porter dessus un discours lénifiant?» Ils sont revenus à une sorte de proximité par rapport au public belge, et à la fois une forme de reportage qui renouait avec la tradition du cinéma du réel belge, qui frappe parce qu'il n'y a pas de résolution au bout des 13 minutes. L'émission avait souvent un côté ironique, mais il n'y avait pas que cela. Il y a eu aussi des choses très poétiques ou très tendres à la fois, parce que ça laissait place à tous les regards. Beaucoup de réalisateurs travaillent pour cette émission, ce qui fait autant de points de vue différents. On avait 15 jours pour monter 13 minutes, ce qui imposait également un réel travail sur la forme. C'étaient pratiquement des petits courts métrages.

Ciné-Bulles: *Et c'est tourné en pellicule 16 mm.*

Benoît Mariage: En Belgique, oui. Ils utilisent la vidéo en France. Et cette émission a gagné des prix partout dans le monde, et vraiment il y a eu des bijoux! Parfois aussi de très mauvaises choses, mais je crois que c'est une émission qui a marqué des gens.

Ciné-Bulles: *Cela me paraît être des conditions de production idéales...*

Benoît Mariage: Des conditions de service public, non pas de chaîne privée, ça c'est certain! ■

1. Voir nos comptes rendus dans **Ciné-Bulles**, vol. 18 n° 1 (p. 10) et vol. 18 n° 2 (p. 12-13).